

L'ALBUM LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

6 mois 25 cts.
1 an 50 "

Invariablement payable d'avance

RECUEIL DE LITTÉRATURE
MORALE

PARAIT TOUS LES VENDREDIS.

Le numéro..... 1 centim

BUREAU :

No. 59 Rue Des Cascades
ST-HYACINTHE, P. Q.

LE MOULIN DE KERIGUEL

Quand je dis que je m'armai de résolution, cela ne veut pas dire que je ne fusse point encore fort embarrassé. Je le trouvai dans sa chambre, et pour me donner une contenance, je me mis à épousseter le blutoir.

—Irez-vous bientôt à Lannion, père Gautier? dis-je sans lever les yeux.

Le meunier fit un bond.

—Jean ! je ne t'ai pas chargé d'essuyer ça ! C'est moi que ça regarde !..... Tu m'as parlé de Lannion, je crois !

—Oui, et je vous demandais si vous comptiez y aller bientôt ?

—Est-ce que ça t'intéresse, toi, Jean ?...

Pourquoi as-tu donc envie de me voir les talons tournés ?

Et le vieil avaré ne perdait de vue le blutoir à farine ; il le couvait toujours des yeux, sans que je me rendisse compte de la sollicitude que lui inspirait ce meuble.

—Oh ! je n'en ai nulle envie, père Gautier ! Je croyais seulement que vous deviez vous absenter pour aller voir Etienne.

—Et après ?..... Etienne ? Pourquoi t'occupes-tu d'elle ?

—Moi ? point du tout !..... Je croyais... A propos, savez-vous bien qu'on m'a parlé d'elle ? Quelqu'un m'a dit que sitôt son retour à Keriguel vous vous occuperiez de.....

—De quoi ? Quelqu'un ? Qui donc ?

Je ne sais trop ce que je répondis. Le père Gautier leva les yeux sur moi. C'est la seule fois que je les ai rencontrés en face. Ce regard vert-de-gris acheva de me troubler : il me semblait qu'il me scrutait, me perçait à jour.

—Oh ! oh ! continua le vieillard, en ricanant, tu t'imagines, mon garçon, être encore au jour de la fête, peut-être !.....

Je voulus me disculper, je m'empêtrai davantage.

—Parbleu ! tu crois donc, aussi toi, que ma fille sera riche ? Est-ce qu'on t'aurait compté quelque chose ? Je veux que tu me le dises !. Mais elle n'aura rien, Etienne, rien, rien, pas une maille !... Jean, ... si quelqu'un t'a parlé..... des mensonges, des mensonges, entends-tu ? des calomnies !..... Pas si près du blutoir ! Jean !..... C'est un vieux blutoir qui n'est bon qu'à faire du feu ! il ne faut rien y chercher, crois-moi !..... Pas si près, te dis-je !..... Corbleu ! tu en veux donc à ma vie ?

Je ne comprenais rien à cette animation étrange. Heureusement, l'arrivée d'un habitué du moulin coupa court à cette scène. Je descendis pour lui donner sa farine.

Pendant le reste de la journée, le père Gautier fut en proie à une inquiétude qui tenait de la fièvre. Il ne demeurait pas en place, et se retira de bonne heure dans sa chambre. Ma besogne achevée, je sortis.

La nuit allait tomber. Il faisait un de ces froids de janvier qui vous engourdissent jusqu'à la moelle des os. Toute la rivière était prise, les abords mêmes de la roue étaient glacés,—ce qui arrive rarement ; — le ciel était couvert et uniformément teinté d'une couche grise de plomb. Ça et là passaient des bandes de sarcelles et de canards sauvages qui allaient s'abattre plus loin dans les marais, sur les bords de la rivière. Bientôt, à la nuit close, la neige se mit à tomber.

Je rentrai alors dans le moulin et je fermai la porte du rez-de-chaussée, où se trouve la meule. C'est là que je couchais. Au-dessus de moi, dans sa chambre, le meunier marchait encore. Sa démarche agitée décelait des préoccupations qui m'effrayaient. Comme il n'y a pour toute séparation entre les deux étages,

qu'un mince plancher de sapin, je l'entendais de temps en temps parler tout haut et se répéter à lui-même :

—Des mensonges ! des mensonges !... derrière le blutoir... dans la muraille... qui lui a dit cela ?.....

Un heure après, Turc aboya dans sa niche, et un petit coup sec retentit à la porte.

IV

J'avoue que je ne fus pas peu surpris en voyant entrer mon ami Pierre Lebras ; car, à cette heure avancée et surtout par le mauvais temps qu'il faisait, je ne m'attendais guère à sa visite. Comme il restait sur le seuil, me regardant d'un air de mystère, après que j'eus ouvert la porte :

—Eh bien ! lui dis-je, entre donc ! Tu vois bien que le vent fouette la neige jusque dans les logis !

—Chut ! répondit-il, le doigt sur sa bouche ; je viens te chercher. J'ai une expédition à te proposer !

—Une expédition ? Quoi donc ? Par ce temps-là ?

—Tu es naïf !..... Justement à cause de ce temps-là.

—Assieds-toi d'abord, et explique-toi ensuite.

—Tu vois le temps qu'il fait..... un froid à geler l'âme dans le corps d'un païen !... de la neige, un vrai tourbillon, n'est-ce pas ?

—Parbleu ! tu en es couvert. Commence par secouer tes habits.

—Eh ! mon cher, un temps parfait.....

—Parfait ! entendons-nous.....

—Imbécile ! laisse-moi finir ! Parfait..... pour le canard. Ce soir, j'en ai vu plusieurs bandes passer sur Ploubezre, et je me suis dit : Ça va sur la rivière ! Voilà pourquoi je suis venu.

—Bon ! chasser en maraudé, et sans permis ! je te reconnais bien là, tu ne te corrigeras jamais !..... Et les gendarmes ?...

Pierre Lebras partit d'un bel éclat de rire.

—Bah ! les gendarmes ! Nous avons des jambes, ce me semble ; les miennes connaissent la manœuvre, elles sont coutumières du fait, vrai ? Tiens ! vois-tu, la crainte du garde ou des gendarmes, ça me donne du cœur, ça me

fouette le sang ! Aurais-tu peur, toi, par hasard ?

—Moi ! non. Va pour le canard ! je te suis. Mais ton fusil ?

—D'abord, Jean, parlons plus bas. Ton père Gautier n'a pas besoin de nous entendre ; je n'ai qu'à moitié confiance dans le bonhomme, et je le crois très capable d'aller me dénoncer. Tu comprends que je ne me souciais guère de sortir du bourg avec mon fusil sous mon bras. On trouve toujours des yeux complaisants qui voient tout et des langues obligeantes qui disent tout. Alors, j'ai pensé au vieux fusil du moulin, et, me ravisant, je me suis dit : Il est bien un peu rouillé, mais c'est égal, on le prendra.

A ce moment, une main soulevait doucement au-dessus de nos têtes une petite trappe ménagée dans le plancher, entre les deux étages. De ce poste-là, le meunier, l'oreille collée à l'ouverture, m'épiait ainsi que le nouveau venu. Il m'avait parfaitement entendu ouvrir la porte, et cette visite nocturne lui avait paru louche. Quant à nous, nous étions à cent lieues de penser qu'il surveillait ainsi chacun de nos gestes. Nous continuâmes sans défiance. N'entendant plus le meunier marcher, je le croyais endormi depuis longtemps.

—Est-ce que je ne suis pas pétri d'idées ? dit Lebras. Ainsi, nous allons prendre celui du vieux. Mais où est-il ?

—En haut. Le bonhomme l'a toujours dans sa chambre.

—Ah ! bigre ! voilà le difficile. Comment faire ? Le père Gautier dort ?

—Depuis une heure.

—Bon ! Eh bien ! écoute-moi. Resto en bas, moi je vais monter. Il vaut mieux que j'aile seul, pour faire moins de bruit et ne pas réveiller le meunier. Maintenant, dis-moi où le prendre ?

—Je crois que c'est près de la muraille, du côté du blutoir. Il le met toujours là.

—Près de la muraille, du côté du blutoir. Bien ! Je monte..... Souffle la chandelle et ne dis plus mot.

Une poutre craqua dans le plancher au-dessus de nous.

—Ouf ! dit Lebras, j'ai entendu quelque chose ; ton père Gautier ne dort pas. Attends.

Et nous tendîmes l'oreille au bas de l'escalier.

Le silence, qui suivit nous rassura pleinement.

— Poltron ! dis-je à Pierre. C'est le bois qui travaille... et tu prétends que si nous renoutrons les gendarmes....

— Chut ! interrompit-il on me prenant le bras. Ecoute !...

On entendait dans la chambre du meunier un vacarme étrange ; comme si l'on eût roulé avec peine un meuble difficile à déplacer.

— Morbleu ! qu'est-ce que ce tonnerre-là ? Est-ce que le vieux fait le subbat là-haut ?...

Les histoires qui avaient couru le pays sur le compte du père Gautier me revinrent à la tête. Puis le bruit cessa.

— Je te dis que j'ai raison de me défier du vieux loup, dit Lebras. Ecoute encore !

Le meunier ouvrait la fenêtre. Un instant après, j'entendis le bruit d'un paquet qui tombait lourdement sur la glace. La seule fenêtre qu'il y ait dans la chambre donne sur la rivière, tout près de la roue du moulin. Un sourd oraquement des oroutes de glace succéda seul à ce bruit.

— Héin ! qu'est-ce que cela veut dire ? me dit Lebras. Est-ce que le vieux déménage nuitamment, et qu'il jette son mobilier par la croisée pour aller plus vite ?

Je m'élançai hors du moulin et j'allai me pencher sur le parapet du pont. La neige avait redoublé ; elle tombait drue comme la grêle ; le vent, soufflant par rafales, me la chassait dans les yeux. J'eus beau regarder sur la glace, au-dessous de la fenêtre, — je n'aperçus rien.

— Qu'on me pende, si je comprends quelque chose à tout ceci ! dis-je à Lebras quand je fus rentré. Rallume la chandelle et montons.

Tout était redevenu silencieux. Seulement le volet, poussé par le vent, venait régulièrement battre le châssis de la fenêtre. Je n'osais trop avouer à Lebras tout ce qui me vint au cerveau de vagues inquiétudes. Ce bruit singulier, cette fenêtre ouverte sur la rivière au milieu de la nuit, ce corps jeté lourdement sur la glace..... tout cela me paraissait suspect.

— Montons ! fit Lebras.

A continuer.

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

IX

PENDANT TREIZE ANS

Aussitôt après avoir quitté son mari, la marquise courut trouver Gabrielle.

— Le comte de Sisterne est à Paris, lui dit-elle.

Gabrielle devint très pâle.

— Mon mari a reçu une lettre de lui ce matin, continua la marquise ; il va venir passer quinze jours à Coulange.

— Quand arrive-t-il ? demanda Gabrielle d'une voix qui trahissait une violente émotion.

— Dans deux ou trois jours.

— Nous devons nous attendre à cela. Hélas ! nous nous trouverons plus d'une fois en face de ce danger. Il faut l'éviter à tout prix, il s'agit de notre bonheur à tous.

Il y eut un moment de silence. Gabrielle reprit :

— Il ne faut pas que le comte de Sisterne me voie, il faut que je ne sois plus ici quand il arrivera, oui, je dois partir.

— La même pensée m'est venue, répliqua la marquise, et, avant de vous avoir consultée, j'ai prévenu mon mari que, sur votre demande, je vous avais autorisée à aller passer quelque temps près de Mme Marlot.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il a compris que je ne pouvais vous refuser quinze jours ou trois semaines de congé.

Gabrielle soupira.

— Depuis quelques jours j'étais si heureuse ! dit-elle, il fallait que ma joie fût troublée. Les vacances ne sont que de deux mois, et pendant plus de quinze jours je vais être éloignée de notre fils !

Elle essuya deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Pauvre amie ! murmura la marquise, en lui serrant la main,

Le lendemain, dans la matinée, Gabrielle partit pour le château de Chesnel, dont l'ancien inspecteur de police Morlot était l'intendant.

Malgré les vives instances du marquis, qui aurait voulu le garder plus longtemps, le comte de Sisterne ne resta que quinze jours à Coulange.

Le jour même de son départ, la marquise écrivit à Gabrielle ces quelques mots :

— Le comte de Sisterne nous a quittés ce matin ; vous pouvez revenir.

Deux jours après, Gabrielle entra au château de Coulange.

— Eh bien, que s'est-il passé ? demanda-t-elle à la marquise.

— Rien qui soit de nature à nous inquiéter.

— Les enfants n'ont point parlé de moi ?

— Je le leur avais recommandé.

— Et monsieur le marquis ?

— Il a aussi gardé le silence. Mais je ne veux rien vous cacher, Gabrielle : par quelques paroles qui sont échappés à mon mari, j'ai compris qu'il connaissait le secret de M. de Sisterne. Le jour où vous vous êtes trouvée en présence du comte, au bord de la rivière, mon mari était là ; il a certainement remarqué votre surprise, votre embarras, et en même temps l'émotion et le trouble de son ami. Eh bien, j'en suis sûre, le marquis a deviné que vous n'êtes pas étrangère au comte de Sisterne.

— Oh ! fit Gabrielle avec effroi.

— Ne vous effrayez pas, reprit la marquise, mon mari est trop discret, il a les sentiments trop élevés pour prononcer seulement un mot qui puisse vous faire soupçonner qu'il sait la vérité. Il n'a point parlé de vous à M. de Sisterne parce qu'il a craint de toucher à de douloureux souvenirs ; s'il sait réellement que vous êtes Gabrielle Liénard, il a dû comprendre que vous ne voulez pas que le comte vous reconnaisse ; dans ce cas nous pouvons être tranquilles, il ne vous trahira pas.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Gabrielle, s'il allait deviner.

— Ce malheur ne serait peut-être pas

aussi à redouter que vous le pensez. Je ne puis croire à l'abandon du comte.

Elles restèrent un moment silencieuses.

— J'ai oublié de vous dire que M. de Sisterne avait un nouveau grade, reprit la marquise ; il a été nommé récemment contre amiral.

— Il devrait faire des recherches dit Gabrielle.

— Le comte de Sisterne vous crois morte ; il n'a point oublié la jeune fille qu'il a mariée et ne peut se consoler de l'avoir perdue. Pour rester fidèle à son souvenir, il a sans doute juré de ne plus aimer et de ne jamais se remarier. Ah ! ma chère Gabrielle, tu nous as tout sacrifié..... Aujourd'hui encore tu pourrais devenir comtesse de Sisterne, tu n'aurais qu'à te faire reconnaître.

Gabrielle eut un sourire singulier. Puis, secouant la tête, elle répondit :

— Depuis le jour où je l'ai mis au monde, ma vie toute entière appartient à mon enfant. Je ne vis que par lui et je ne dois vivre que pour lui seul !

De nouvelles années s'écoulèrent.

Eugène de Coulange avait achevé brillamment ses études universitaires, en se faisant donner les diplômes de bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences.

Certes, le marquis avait déjà le droit d'être fier de celui qu'il croyait son fils et qui portait son nom.

— Mon cher enfant, dit-il au jeune bachelier, depuis longtemps tu connais mes intentions : ici bas chacun a sa tâche, des devoirs à remplir envers soi-même et envers les autres ; la fortune ne saurait dispenser l'homme du travail, et il faut que tu prennes une place au milieu du grand mouvement intellectuel et industriel ; tu dois, dès maintenant, te demander de quelle manière tu pourras être utile à ton pays.

Voyons, que veux-tu être ?

— Mon père, je ne le sais pas encore, répondit Eugène, je n'ai pas en moi une assez grande confiance pour oser me prononcer déjà. En attendant, je désire entrer à l'École polytechnique.

Peu de temps après, il était élève de cette école créée en 1794 par la Co nven-

tion nationale, laquelle est encore aujourd'hui sans rivale en Europe.

Après avoir subi l'examen des cours de la seconde année, il fut classé un des premiers sur la liste de sortie.

Il n'avait pas encore dix-neuf ans.

Le marquis lui demanda de nouveau :

—Que veux-tu être ?

—Ingénieur des mines, répondit-il sans hésiter.

—C'est bien, approuva le marquis.

Les cours de l'école d'application des mines sont de trois ans, au moins. Le jeune homme ne fut pas effrayé de ces trois autres années d'études spéciales. On est généralement modeste quand on a un mérite réel ; Eugène était de ceux qui pensent qu'on ne sait jamais assez et qu'on doit toujours apprendre.

Il devint donc élève-ingénieur de l'École des mines.

Pendant ce temps, Maximilienne avait achevé son éducation et complété son instruction.

Gracieuse et jolie, distinguée, intelligente et instruite, Maximilienne était une jeune fille accomplie. Dans la douceur de son regard, le timbre de sa voix et l'exquise bonté de son sourire, il y avait un charme inexprimable. Tout le monde l'aimait. Sans le vouloir, elle se faisait admirer ; les plus indifférents la trouvaient adorable.

Gabrielle avait dit à la marquise :

—Je n'ai plus rien à enseigner à Maximilienne ; vous me l'aviez confiée, je vous la rends ; maintenant elle va être toute à vous. Je m'étais chargée d'une tâche qui pouvait être difficile et pénible, elle a été facile et agréable. J'ai fait de mon mieux pour répondre à ce que vous attendiez de moi et justifier la confiance de M. le marquis.

A cela la marquise répondit simplement :

—Vous avez été pour ma fille une véritable mère.

Puis elles s'étaient embrassées avec effusion.

Alors Gabrielle manifesta l'intention de quitter la maison de Coulange. Mais la marquise s'y opposa d'une façon absolue. De son côté, le marquis dit à Gabrielle :

—Vous êtes de notre famille, vous nous appartenez, nous vous gardons ; mais nous n'entendons point vous priver de votre liberté, vous serez complètement indépendante.

Gabrielle resta.

Comme par le passé, elle eut sa chambre à l'hôtel de Coulange et au château ; mais elle demeurait constamment à Coulange. Elle aimait la solitude, son isolement pendant six mois lui plaisait. Elle avait compris qu'elle devait comprimer les élans de son amour maternel. Mais le jeune homme ne l'oubliait point ; il lui écrivait quelquefois. Les lettres qu'elle recevait de Paris venaient égayer sa solitude. Elle les conservait pour les relire vingt fois.

—Ses yeux se sont fixés sur ce papier, c'est sa main qui a tracé ces lignes, pensait-elle.

Et, en approchant le papier de ses lèvres, il lui semblait qu'elle embrassait son fils lui-même.

Quand elle ne pouvait plus résister au désir de voir son fils, elle se décidait tout à coup à faire le voyage à Paris. Mais rarement elle restait plus d'un jour, ou deux à l'hôtel de Coulange. Dès qu'elle avait vu Eugène et embrassé Maximilienne, elle était contente et presque joyeuse, elle reprenait le chemin de sa retraite. D'ailleurs, le séjour de Paris était dangereux pour elle, qui ne voulait pas être reconnue, car, maintenant, le comte de Sisterne y demeurait et venait souvent à l'hôtel de Coulange.

La sœur du comte, Mine de Valcourt, avait eu la douleur de perdre son mari, et l'amiral, qui n'avait plus à faire, comme autrefois, de longs voyages en mer, s'était définitivement fixé à Paris, près de sa sœur et de sa nièce Emmeline, qui était dans sa seizième année.

Or, il y avait treize ans que Gabrielle Liénard, sous le nom de Mme Louise, était entrée comme institutrice dans la maison de Coulange. Pendant ce temps, le plus parfait accord n'avait cessé d'exister entre elle et la marquise.

Les beaux jours d'été avaient ramené la famille de Coulange au château de Coulange, sa résidence toujours préférée.

On attendait Mme de Valcourt et sa fille. L'amiral de Sisterne, chargé d'une mission importante par le ministre de la marine, ne devait venir les rejoindre que dans la deuxième quinzaine de septembre.

Il était convenu déjà qu'avant l'arrivée du comte, Gabrielle partirait pour le château de Chesnel, comme elle avait été forcée de le faire plusieurs fois.

Cette année-là, comme les précédentes, dès le premier jour de l'ouverture de la chasse, on allait recevoir au château une société nombreuse.

X

LE LEGS DE LA DUCHESSE

Un matin, au retour d'une promenade à cheval qu'il faisait presque tous les jours aux environs de Coulange, Eugène trouva le marquis qui l'attendait dans la cour du château. Il sauta lestement à terre, mit la bride du cheval dans la main d'un domestique et s'avança vers M. de Coulange.

—Es-tu content de ta promenade ? lui demanda le marquis.

—Enchanté, mon père ; j'éprouve toujours le même plaisir à travers notre belle campagne et je ne me lasse point de voir les mêmes paysages. Il est vrai qu'ils sont admirables.

—D'ailleurs, reprit le marquis, se lever de bonne heure est hygiénique ; courir à cheval pendant une heure ou deux est aussi une excellente chose.

—En effet, mon père, je sens que l'exercice du cheval me fait beaucoup de bien.

—Tu as un peu trop travaillé, mon cher enfant ; je ne te le cache pas, dans ces dernières années ta santé m'a causé d'assez vives inquiétudes.

—Oh ! cher père, fit le jeune homme avec émotion.

—Mais, maintenant, continua le marquis avec un doux sourire, je suis complètement rassuré.

Le comte de Coulange était fort joli garçon. Grand, élancé, il était peut-être un peu fluet ; mais il avait la taille élégante et bien prise. La coupe de sa figure était

correcte, ses traits réguliers et beaux. Il avait les cheveux noirs, fins et épais, les sourcils bien marqués, le front haut et large et légèrement bombé de l'homme intelligent, de grands yeux noirs au regard profond, sympathiques et doux, la bouche spirituelle. Une moustache naissante ombrageait sa lèvre supérieure.

Chose singulière, il y avait certains points de ressemblance parfaite entre M. de Coulange et le fils de Gabrielle Liénard. Eugène avait le grand air du marquis et ses manières d'une distinction exquise. C'était, dans le regard, la même expression, les mêmes mouvements de physionomie, le même sourire plein de bonté, et, chose plus extraordinaire encore, le même timbre de voix.

La marquise avait fait cette remarque depuis longtemps et elle en avait souvent parlé à Gabrielle comme d'une chose merveilleuse.

—Viens par ici, dit le marquis au jeune homme, en lui prenant le bras, je désire causer un instant avec toi.

Le soleil commençait à faire sentir sa chaleur. Ils allèrent s'asseoir sur un banc rustique à l'ombre d'un bouquet de sumacs.

—Mon cher fils, dit le marquis, c'est aujourd'hui le 20 août, anniversaire de ta naissance.

—C'est vrai, cher père.

—Tu viens d'entrer dans ta vingt et unième année, mon ami. Toi et ta sœur, vous êtes toutes nos joies et tout notre orgueil. Tu as un grand nom, tu auras un jour une grande fortune ; dès maintenant, tous les chemins te sont largement ouverts, ce que tu voudras être, tu le seras.

Je te connais, c'est un sang généreux qui coule dans tes veines et fait battre ton cœur. Tu n'oublieras jamais que noblesse oblige.....

Tu connais notre généalogie, je t'ai souvent parlé de nos aïeux. Tous sont grands, parce que tous avaient l'amour du devoir et l'amour du bien. Maintenant, on se dévoue à son pays ; pour le bien de toutes les classes de la société, on lutte contre les passions, les fausses théories, l'esprit de réaction, les tendances funestes. C'est le combat du progrès

et de l'intelligence. Aujourd'hui les vrais héros sont les champions de l'humanité !

—C'est vrai, mon père. Ah ! j'aime à vous entendre parler ainsi.

—Cependant, je ne continue pas, répliqua le marquis en souriant, j'ai autre chose à te dire. Je t'ai parlé quelque fois de la duchesse de Chesnel-Tanguy. Elle est morte très âgée dans son vieux château des Pyrénées, à quelques lieues de Pau. Elle était immensément riche, et ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que nous devons à la duchesse de Chesnel-Tanguy, dont j'étais l'unique héritier, la plus importante partie de notre fortune.

Quinze jours avant sa mort, la duchesse avait éprouvé une grande joie en apprenant ta naissance. Elle craignait sans doute que le nom de Coulange ne disparut avec moi. Ayant peut-être le pressentiment de sa fin prochaine, elle appela aussitôt son notaire et lui fit ajouter un codicille à son testament. Par cette disposition codicillaire la duchesse de Chesnel-Tanguy t'a légué, pour en jouir dès que tu aurais accompli ta vingtième année : 1e une somme de quinze cent mille francs ; 2e le château et le domaine de Chesnel, au bord de l'Allier, lesquels valaient alors plus d'un million.

Le jeune homme ne put retenir une exclamation de surprise.

—Le domaine de Chesnel a beaucoup augmenté de valeur depuis que M. Morlot en est le régisseur, continua le marquis ; ce brave homme ; qui a autant de probité que d'intelligence, y a apporté de nombreuses et excellentes améliorations et a su tirer parti de tout. Aujourd'hui Chesnel vaut certainement un million et demi. C'est donc un legs de trois millions que t'a fait la duchesse de Chesnel-Tanguy.

L'acte codicillaire m'autorise à retenir le legs dans le cas où je te jugerais incapable d'entrer en possession ; mais il n'en est pas ainsi. Je dois donc, aujourd'hui, que tu as vingt ans accomplis, exécuter la volonté de la duchesse. A partir de ce moment, le domaine de Chesnel t'appartient et tu en toucheras les revenus : quant au capital de quinze cent mille francs, il est représenté par des titres de rentes sur l'État, des actions de

chemins de fer et autres valeurs industrielles en dépôt à la banque de France dont tu toucheras également les arrérages.

—Ma surprise est grande, mon père, et je suis profondément touché de ce que Mme la duchesse de Chesnel-Tanguy a voulu faire pour moi ; j'en garderai le souvenir. Mais, mon père, je ne veux pas accepter.

—Pourquoi ?

—Je ne saurais que faire de cette fortune. Elle est mieux entre vos mains qu'elle le serait dans les miennes.

—C'est la volonté de la duchesse, répliqua le marquis en souriant.

—C'est vrai, mon père ; mais je suis trop jeune pour avoir une fortune aussi considérable.

—Va, je te connais, et je suis certain d'avance que tu n'en feras pas un mauvais usage. D'ailleurs, il me plaît que tu apprennes de bonne heure à administrer tes biens.

—Ainsi, mon père, vous le voulez absolument ?

—Oui.

—Alors, puis-je vous demander quelles sont vos intentions ? Quels changements y aura-t-il dans mon existence ?

—Tu auras ta maison.

—Mon père, répliqua vivement le jeune homme, je ne veux pas me séparer de vous.

—Sous ce rapport, répondit le marquis, tu peux te rassurer ; nous continuerons à vivre l'un près de l'autre. Me séparer de toi ! est-ce que je le pourrais ? L'hôtel de Coulange est vaste, l'aile droite est inhabitée ; c'est là que tu auras ta maison, c'est-à-dire tes domestiques, ta voiture, tes chevaux. Comme tu le vois, nous ne serons pas séparés, et nous vivrons ensemble comme par le passé.

—S'il en est ainsi, je ne vois pas comment je pourrais dépenser mes revenus.

—Quand on ne les évite pas, les occasions de faire du bien ne manquent jamais. Tu suivras l'exemple de ta mère dont la charité est inépuisable. Les pauvres gens sont nombreux partout ; autant qu'ils le peuvent, ceux qui sont riches doivent venir en aide à ceux qui sont malheureux. Du reste, mon ami, tu au-

ras le droit de faire des économies. De cette façon, quand tu te marieras, tu pourras offrir une magnifique corbeille à ta fiancée, sans avoir besoin de toucher à ton capital.

—Oh ! nous avons le temps de penser à mon mariage.

—Soit. Mais rien ne nous empêche d'en parler dès aujourd'hui. Je trouve que, de nos jours, les hommes attendent trop longtemps pour se marier.

A suivre.

CELLE QUE J'AIME

I.

Celle que j'aime a de l'esprit
Un charmant petit caractère,
Tout semble doux, tout est joli
Sortant d'une bouche si chère.
Celle que j'aime est, en un mot,
La perfection elle-même.
Celle que j'aime est sans défaut.....
Puisque je l'aime !

II.

Celle que j'aime a de grands yeux
Qui sont les plus beaux yeux du monde,
Ses cheveux sont fins et soyeux.
Comme ceux de Vénus la blonde.
Celle que j'aime a le pied fin,
La main d'une blancheur extrême ;
Celle que j'aime a tout en fin,
Puisque je l'aime.

Une dame du grand monde parisien ayant prié un écrivain en renom d'écrire dans son album, il s'en acquitta par le quatrain suivant :

Dans ce cimetière de gloire
Vous voulez ma cenôtre ; à quoi bon ?
Pendant que j'inscris mémoire
Le temps pulvérise mon nom.

A. DE LAMARTINE.

Peu après, un autre poète bien connu ayant à remplir la même tâche s'en tire ainsi qu'il suit :

Si le temps pour marquer jusqu'où va son empire,
L'ulvérisée, en effet le beau nom que voilà,
Qu'il daigne sur les vers que j'ose encore écrire,
Jeter un peu de cette poudre-là.

BERANGER.

PASSE-TEMPS

ENIGME EN COUPLETS No. 14.

—o—

C'est moi qu'avec un art charmant,
La Femme ajuste sur sa tête.
—Ce que parfois aussi lui vend
L'habile Artiste qui l'apprête.

C'est moi que l'Homme épris réclame,
Gage d'un serment échangé.
—Ce que donne parfois la Femme,
Souvenir d'amour partagé.

C'est moi que l'Artilleur prépare
Avec de la poudre à canon.
—Ce qu'il allume en criant : gare !
Pour renverser tour ou bastion.

C'est moi qu'on prononce souvent
Quand on vous dit : c'est impossible !
—Ce que tu me dis en me chuchotant,
Si me trouver n'est pas possible.

CHARADE No. 15

—o—

A mon premier l'avare pense.
Le noble est fier de mon entier.
L'âne préfère emplir sa panse
D'un bon repas de mon dernier.

DEVINETTE NO. 16

—o—

Trois hommes ont à se partager dix-sept vaches, le premier doit en avoir la moitié, le deuxième le tiers, le troisième le neuvième. Comment doivent-ils s'y prendre pour se les partager sans fraction.

EXPLICATIONS DES PROBLÈMES DU NO. 3

CHARADE NO. 8 — DRAP EAU.

DEVINETTE NO. 9 — Mal sur mal est bien sans T, tandis que santé sur santé n'est pas sans T.

ENIGME NO. 10 — OMBRE.

Devins : J. A. Gendron, H. Gendron, St-Hugues, nos 8 et 10 ; Origène Thibault, St-Jean-Baptiste, nos 5, 6, 7, 8 et 10 ; Mlle Anna Couturier, Montréal, tous ; V. O. Moreau, St-David, nos 8 et 10 ; C. H. Lefebvre, St-Hugues, nos 8 et 10 ; E. Pinal, Trois-Rivières, no. 10 ; Chs Noreau, Québec, nos 8 et 10 ; Mlle Céline Monroy, St-Hugues, no 8, Chr. Batiet, sém., Ste-Marie, no 10.